

Antonin Potoski

Hôtel de l'Amitié



Extrait de la publication

Hôtel de l'Amitié

DU MÊME AUTEUR

LA PLUS BELLE ROUTE DU MONDE, P.O.L., 2000

LES CAHIERS DOGONS, P.O.L., 2001

Antonin Potoski

Hôtel de l'Amitié

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-86744-990-1
www.pol-editeur.fr

1

Je suis à Paris dans un vieux DC-10 bangladaishi, nous attendons le départ. L'avion est presque vide, j'ai pour moi seul une rangée de cinq sièges, je me suis assis sur le deuxième en partant de la gauche, j'ai étalé mes affaires sur les autres, plus tard je m'allongerai. Après un transit de quelques heures au Bangladesh demain j'irai en Inde. Je n'y suis jamais allé, je n'ai jamais fait que survoler des dizaines de fois ce continent (j'ai envie de dire continent) au milieu des longues nuits qui mènent de l'Asie à l'Europe et de l'Europe à l'Asie. L'éclairage dans l'avion est faible, jaunâtre, comme un éclairage d'une autre époque. Habituellement d'un voyage à l'autre les cabines se ressemblent dans leur froide modernité, ici la modernité ressemble à un décor de science-fiction d'autrefois, la porte se

ferme en faisant coulisser une partie du plafond comme un vieux truquage de film, les sièges sont recouverts d'une toile synthétique désagréable au toucher, imprimée d'énormes fleurs stylisées comme un papier peint des années soixante, le casque que les hôtesse ont distribué a un fil énorme comme un gros scoubidou noir brillant, avec un embout en plastique mou qu'on enfonce dans le bras du siège. Je n'ai jamais eu envie d'aller en Inde, j'y vais parce que je me dis que je ne peux pas continuer à parcourir le monde sans l'avoir éprouvée au moins une fois. J'ai mis le casque, on est en France et on attend, je n'ai pas d'émotion particulière, je me dis comme à chaque départ : *Voilà, je pars encore, je suis encore en voyage*, j'écoute une chanson bengalie, une hôtesse dit : *We expect inch allah to arrive in Dacca after nine hours* et sans transition je me sens loin, les portes sont fermées, les réacteurs hurlent comme ceux d'une fusée, je pars une fois de plus mais je ne sais pas où je vais, pendant le décollage des images de La Mecque sont projetées sur l'écran et des sourates du Coran sont diffusées dans les haut-parleurs, cette région qui ne m'a jamais attiré, cet entre-deux-continent vers lequel notre fusée est lancée m'apparaît soudain comme un entre-temps et colle avec mon impression de science-fiction du passé, le fait de ne pas avoir désiré ce voyage renforce ma sensation de jouer avec le temps, comme quand je remonte jus-

qu'à l'enfance pour retrouver des disponibilités en moi-même que les événements de la vie ont négligées, cet exercice court-circuite la fatalité de l'existence, il y avait *cela* aussi en moi au départ, une réalité de ce que j'étais, donc de ce que je suis, qui n'a pas eu de prise avec le déroulement de ma vie et qui était restée parmi mes souvenirs d'être, mes réalités d'être oubliées. Je reçois l'intuition d'un bout de moi-même : avec l'espoir d'un miracle, je file vers une nuit qui n'est pas dans la droite continuité de ma vie.

Dès que je pose le pied à Calcutta je pense à la Birmanie et je comprends que son charme tient à la proximité de l'Inde, je suis frappé de retrouver les mêmes couleurs, celles des routes, des rues, des façades, des arbres. Pendant l'attente à Dacca j'ai assisté à un départ pour Rangoon, je n'avais jamais pensé à identifier ce morceau d'Asie d'avant l'Asie du Sud-Est : golfe du Bengale, nouvelle planète !

À la nuit tombée je me jette dans les rues de la ville. Des familles investissent les trottoirs, préparent leur couche pour la nuit. Les garçons dénouent leurs longis et le remontent jusqu'aux épaules comme un drap. En passant tout près de ces pauvres gens j'ai une étrange sensation de familiarité, ils se couchent par terre comme je me couche par terre dans la poussière des villages sahéliens, c'est un

rituel que je connais, les nattes qu'on étale dans la poussière, la proximité des autres corps, de la grand-mère qui remue un peu avant de s'endormir, je n'arrive plus à ressentir la misère, l'intimité qui est exposée sur les trottoirs de Calcutta transforme l'extérieur en intérieur, je retrouve, aux antipodes de l'ultramodernité japonaise, le sentiment que j'ai à Tokyo où les lumières, les messages qui défilent, les écrans sur la façade des bâtiments, les sensations d'extrême sécurité et d'extrême propreté donnent l'impression malgré le froid de l'hiver que l'extérieur est un intérieur, que l'on est dans la rue chez soi.

Déjà je quitte Calcutta. À la réception j'attends ma facture assis sur un banc, le groom se tient debout en face de moi, il me regarde fixement alors, gêné, je lui souris. J'ai beaucoup plus d'argent que lui, je me paie une chambre dans l'hôtel où il travaille, je lui donne des pourboires mais je ne suis qu'un Européen, tout en bas de l'échelle des castes, un misérable plein d'argent, le groom peut envier mes poches pleines de billets mais je comprends selon cette échelle qu'il n'a pour moi pas l'ombre de l'estime ou du respect qu'il aurait pour un bourgeois indien, et mon sourire conforte son rapport avec moi, non seulement je suis un pauvre type européen à qui le hasard de l'existence ou de la naissance a donné des moyens mais en lui souriant je

me mets à son niveau et même pire, à ses pieds. Il attend mon pourboire en me regardant comme si j'étais un débile léger.

Ici on ne sourit pas, les gens marchent vite dans la rue, me croisent en me fixant méchamment, si je dis merci ou au revoir on me prend pour un idiot. Le bruit de la ville est un mélange de croassements de corbeaux et de klaxons, les cybercafés minuscules vibrent au passage des tramways, une toute petite fille marche avec un peu de nourriture dans un sachet en plastique transparent, elle est suivie par quinze corbeaux au bec bleu, presque aussi grands qu'elle, qui convoitent son reste de bouillie.

Sur mon chemin dans une ville d'Orissa on m'emmène voir une famille dont un enfant de trois ans vient de se noyer dans un petit trou d'eau sale au milieu de la cour, si peu profond qu'il aurait pu avoir pied, tout près de ses parents qui n'ont pas dû faire attention à ce moment-là. C'est mon premier cadavre, j'ai vécu presque vingt-huit ans sans jamais approcher un mort. On l'a nettoyé, on l'a bien habillé avec un pantalon et une chemise beige, des baskets de toile, il est tout pâle dans les bras d'une femme qui pleure assise par terre, plus loin la mère crie des phrases rituelles, la femme qui le porte comme endormi a ce geste qu'ont souvent les femmes du tiers-monde avec les bébés, elle passe deux doigts dans le coin des yeux de l'enfant pour

les nettoyer, c'est difficile de le croire mort, difficile de croire qu'on va l'emmener, un homme vient le prendre des bras de la femme, le père emporte une bêche en sanglotant (on ne brûle pas les petits enfants), la mère comme folle se jette et se roule par terre en hurlant, les hommes s'en vont.

La plage de Puri est avec Bagan un des plus hauts lieux que j'ai traversés. Le front de mer est une ligne d'immeubles en béton dont les extrémités disparaissent dans une brume épaisse et chaude, des appartements récemment construits où s'entassent des familles bourgeoises de Calcutta. Il a fait cette semaine un record de 49 degrés. Le sel que j'exsude marbre mes habits de traces blanches, ma peau se couvre de boutons minuscules. Marcher sur la plage dans la journée c'est jouer avec la résistance de son corps, une folie proposée par la solitude : la mer a une couleur sale, elle est grise et verte, les vagues sont dangereuses, elle est toujours agitée, elle crache cette brume poisseuse qui voile le verre de mes lunettes.

Le soir il y a foule devant la mer, toutes les familles s'installent en bas de la plage, plus haut des milliers de lampes à gaz éclairent des étalages de bibelots en coquillages, sur toute la longueur des kilomètres de plage. Le grondement des vagues paraît moins violent, il est émaillé par le son des centaines de cornes de brume en coquillage qui

sont vendues comme souvenirs, l'océan est devenu une présence obscure, de grandes langues d'eau noire glissent sur le sable presque horizontal, forment de gigantesques miroirs qui ne reflètent que la nuit, du noir le plus parfait, bordés par un fin liseré d'écume blanc qu'éclairent les lampes à gaz, les centaines de mèches des cuisines ambulantes qui passent d'un groupe à l'autre et plus haut les néons du front de mer. Des couples de bourgeois marchent en tenue de ville sur les miroirs noirs, les reflets de leurs habits, la robe rose d'une femme brillent sur l'eau lisse comme des apparitions dans un rêve. Un enfant riche pleure parce que ses parents ne lui ont pas acheté le souvenir qu'il voulait, j'ai envie de le secouer pour lui dire comme le monde est beau.

J'ai loué une chambre dans un gros hôtel en béton à l'écart de la foule, je donne du troisième étage sur les flots, l'hôtel n'est pas vieux mais l'humidité a déjà tout imprégné, j'étouffe de chaleur dès que je referme la fenêtre alors je laisse entrer le souffle violent de l'océan, son grondement se fond au bruit des pales du ventilateur qui tourne à plein régime et à celui de la télé que je regarde le soir de mon lit à travers la moustiquaire. Quand il y a une coupure d'électricité le bruit de la mer fondu au souffle du ventilateur et aux paroles de la télé resurgit seul, grondement énorme que j'avais oublié, pendant une seconde à chaque coupure, le temps pour moi de

replacer la violence et la proximité de l'océan dans ma conscience, j'ai la sensation d'une catastrophe, comme si c'était l'océan qui avait tout coupé, tout renversé, un raz de marée en train d'emporter le rez-de-chaussée, une seconde de la même nature que celle qu'on ressent dans un accident, pendant laquelle l'esprit a le temps de penser : *Je suis pris dans l'accident, je suis à l'intérieur de l'événement accident, je suis encore vivant, dans une seconde je ne sais pas.*

C'est la semaine la plus chaude de l'année, je fais un voyage en car, je suis resté plusieurs heures debout dans l'allée, maintenant j'ai une place, on a fait une escale dans une petite ville et on vient de repartir, on s'est recalés dans nos sièges humides de sueur, le chauffeur lance des tubes indiens dans les haut-parleurs tellement fort que mes tympanes sont douloureux, on traverse la campagne, la chaleur devient fantastique, je suis émerveillé que le son dans un voyage puisse découper le temps si intelligemment, à nouveau la musique me fait entrer dans le film de ma vie, ce que je vois est un clip, je ne connais pas les gens qui m'entourent mais après cette escale, après le long bout de trajet qu'on a déjà fait ensemble, le temps que j'ai passé à regarder leurs visages, ils me semblent proches, j'ai l'impression qu'on est une drôle de famille lancée dans un vaisseau qui tangue dans la campagne vibrante.

Dans une demi-heure je vais prendre un verre dans un hôtel avec des Français. En attendant je vais voir cette mauvaise mer juste derrière l'hôtel, toujours moche et agitée. Quelques bourgeois s'y trempent tout habillés, les deux bouts de la plage se perdent dans la brume jaunâtre de sable et d'écume brûlante. Debout sous le soleil j'observe les crabes qui s'éloignent de leurs trous vers la mer, j'essaie d'imaginer comment bouger assez vite pour empêcher l'un des crabes de se réfugier dans son trou et je me demande ce que penseraient de moi les Indiens qui forcément me regardent. J'entends venir dans mon dos un masseur de la plage, c'est un monsieur moustachu, je refuse la proposition de massage mais je n'ai pas envie de bouger, je sais qu'il va me coller, je n'ai pas envie de parler non plus, alors je le laisse faire : *One minute, one point, no money*. Je me tiens debout et il me masse la main pour me montrer, c'est très agréable, c'est ça le voyage, pendant qu'un inconnu me touche je regarde ce que je vis et je regarde la mer, j'ignore presque le masseur, mon corps tout entier frissonne de bonheur, en dehors de tels moments tout est pénible, je vis pour cela, tracer un chemin d'un moment à l'autre le plus habilement possible. De l'autre côté de la mer, c'est la Birmanie.

Comme je suis seul à une table de restaurant ou dans un car les gens me fixent d'un regard sans

expression, sans méchanceté ni sympathie. Je suis tout en bas de leur échelle sociale : ils m'observent comme une chose, ils sont curieux de me regarder alors qu'ils ne posent même pas le regard sur les intouchables indiens, mais ils ne manifestent pour moi aucun intérêt humain. Alors comme partout ailleurs sur la planète quand on est mal à l'aise ou quand on ne sait pas quoi dire je souris, et eux continuent à fixer, sans la moindre expression, cette chose qui sourit. C'est particulièrement choquant avec les enfants à qui on a encore plus l'habitude de sourire, ils sont assis à table, ils fixent le con ou la chose qui sourit toute seule à sa table.

Je finis peut-être par ressembler à ce qu'ils s'imaginent de moi, seul, loin de mon pays, sans raison objective d'être là (business ou religion), un homme perdu ou un peu fou : on voit tellement peu de gens rire, les regards sont si durs, chaque jour je pense à l'Indonésie, j'ai hâte de retrouver l'humour et la gentillesse des Javanais, il y a un tel manque d'humour en Inde que c'est plus fort que moi, j'ai trop besoin de rire, je me rappelle des choses drôles dans la rue et je marche en souriant.

La nuit à partir du gigantesque temple hindou de Puri je marche, comme une ombre, dans les rues de la ville chaude comme un corps. La ville est parfois totalement obscure comme en Afrique, je me

perds et je me dis : *Que va-t-il m'arriver ce soir?* J'avance presque à tâtons, une ruelle se plafonne d'or, ce sont des guirlandes brillantes comme celles de nos sapins de Noël que l'on a tendues pour un mariage, sans aucune source d'éclairage il ne reste d'elles que le sombre éclat de l'or, je replonge dans la nuit, je frôle des vaches endormies, des mèches imbibées de pétrole éclairent des activités minuscules, parfois je passe quinze minutes à observer sans comprendre, je rentre dans une épicerie, je regarde ce que je pourrais bien acheter, le boutiquier ne s'occupe pas de moi, il fait passer des clients indiens arrivés après moi, alors je ressorts comme si j'étais un pauvre venu regarder les riches acheter ce que je ne pouvais pas me payer. Pour la première fois de ma vie je ne suis rien, on me traite comme un clochard, pourtant je suis un touriste occidental habillé correctement mais cela n'y change rien, il y a peu de touristes ici et je suis seul. Cet étrange statut m'affranchit de la gêne que j'aurais ailleurs lorsque je m'arrête devant une scène de rue, une boutique, un autel, ailleurs il faudrait dire bonjour, manifester mon intérêt, ici je suis un homme errant qui passe un moment devant une scène et qui repart avec cette tristesse du pauvre qui s'est laissé happer un instant par la vie des autres, dont il est exclu. Je regarde l'entrée d'un petit temple, pour les gens qui entrent un garçon met une pâte grasse qui ressemble à du beurre dans un petit

rond de bois un peu creux, avec une ficelle au fond qui se transforme en mèche quand les fidèles portent le rond de bois à une flamme avant d'atteindre l'autel dissimulé par un paravent, au fond de la pièce. Un autre garçon en sortant échange quelques mots avec celui de l'entrée, ils me regardent comme le dernier des idiots.

Depuis la rue comme au Sahel les intérieurs éclairés transforment les fenêtres en rectangles de couleurs vives, on y retrouve même le bleu clair des chambres africaines. Les pièces du rez-de-chaussée sont surélevées par rapport au niveau de la rue, on y accède par des petits escaliers très en pente, je lève la tête en glissant dans le noir, j'aperçois derrière les barreaux d'une fenêtre des musiciens qui s'apprêtent à jouer dans une pièce bleue, un réflexe africain me dit que je pourrais être invité si je me faisais voir, je me dresse sur la pointe des pieds, les musiciens accordent leurs instruments, un enfant m'a aperçu ou croit avoir aperçu quelque chose dans la nuit derrière les barreaux, il s'approche de la fenêtre pour mieux voir, il voit un étranger qui attend, son visage est étonné, il descend ouvrir la porte, je dis *hello!*, il ne répond pas à mon sourire, il referme la porte et je l'entends la boucler avec une chaîne.

En m'approchant lentement des abords du temple au milieu de la foule bigarrée des pèlerins et des vaches sacrées, avec les centaines de drapeaux

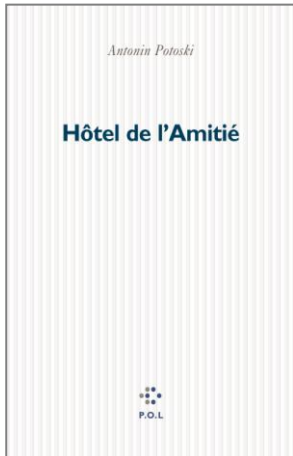
triangulaires très effilés qui flottent au vent, j'ai l'impression d'être projeté dans un Népal de fantasmes, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer venir ici avec deux bergers peuls du Sahel. Je souffre en voyage lorsque l'émotion de ceux dont j'ai partagé la vie ne fait plus écho à la mienne, mon émotion s'est calée sur une résonance que mon esprit seul ne parvient plus à produire, chaque jour maintenant dans le trouble de mes promenades autour du temple et devant la mer qu'ils n'ont jamais vue je projette mes émotions dans le film que nous ferions : on filmerait le voyage extraordinaire des deux bergers sahéliens au milieu des vaches sacrées, ce ne serait pas un choc de modernité pour eux, ce serait ce choc que je ressens d'intense religiosité, on filmerait beaucoup leurs visages, j' imagine leurs paroles, partout maintenant elles me manquent, je passe assez de temps chaque année avec les nomades du Sahel pour avoir l'intuition de ce qu'ils ressentiraient, c'est une douleur d'être ici sans eux, de ne pas rentrer en brousse avec eux après deux semaines de grand vertige dans ce Moyen Âge différent du leur, pour partager les récits de leur voyage avec leurs familles et leurs amis. Cette idée me fait prendre conscience d'une envie très contemporaine : après nos propres émotions, nous voulons l'émotion des autres. Lassés par nos émotions nous produisons des artistes du bout du monde, quitte à les inventer, en espérant pouvoir jouir de leur pensée. Et ensuite ? Il faudra *être* l'autre.

On y viendra. Voici la logique du voyage aboutie, voici la modernité, voici le siècle qui s'annonce.

À la question : *Pourquoi tu aimes voyager?* j'ai été tenté de répondre que ce devait être platement un besoin de distraction, quand on s'est mis à voyager on ne peut plus se passer d'une distraction sans cesse renouvelée. Mais en vérité le renouvellement cesse rapidement d'opérer et la vie partout dans le monde est emplie d'un ennui que d'autres ne connaissent pas en restant à Paris (en plus je n'aime pas tellement sortir le soir et je hais les fêtes traditionnelles). Je me sens souvent décalé face à des Français qui m'écoutent raconter l'étranger et qui me disent : *Moi aussi j'adore voyager.* Il y a aussi cette question, quand je passe en France : *C'était bien?* Qu'est-ce qui était bien? La vie? On ne peut pas affirmer réussir sa vie comme les non-voyageurs peuvent dire qu'ils ont fait un beau voyage. Ce n'était pas mieux qu'ici, c'était ailleurs.

Les gens de ma génération sont fréquemment dans les avions, cela s'amplifiera à la génération suivante sauf si des guerres ou de nouvelles maladies coupent de grandes parties du monde de la libre circulation, nous avons en tête les plans des rues, des stations de bus ou de métro de nombreuses villes du monde, distantes de milliers de kilomètres, où nous avons nos habitudes. On est arrivé à une époque où la jeunesse de la classe moyenne des pays les plus

Achévé d'imprimer en décembre 2003
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1838
N° d'imprimeur : 04XXXXX
Dépôt légal : janvier 2004
Imprimé en France



Antonin Potoski
Hôtel de l'Amitié

Cette édition électronique du livre
Hôtel de l'Amitié d'ANTONIN POTOSKI
a été réalisée le 15 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449901)
Code Sodis : N45176 - ISBN : 9782818006962
Numéro d'édition : 2765